

DEUX RONDS

# LE PERE PEINARD

## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF



ABONNEMENTS France Un an . . . . . 6  
Six mois . . . . . 3  
Trois mois . . . . . 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an . . . . . 8  
Six mois . . . . . 4  
Trois mois . . . . . 2

# ATTENTAT DE CHAMEAUCRATES PLACE DE LA BOURSE

## LAPIN LÉGISLATIF : PAS D'AMNISTIE



### LES DYNAMITARDS DU GAZ

Dimanche, vers les cinq heures de l'après-midi, une pétarade monstre foutait en marmelade un des gargots les plus aristocratiques de la place de la Bourse: le restaurant Champeaux sautait, kif-kif un bouchon de champagne.

Pourquoi et comment cette gargote à millionnaires a-t-elle été fichue en complot?

Tout de go, une trifouillée de types qui ne prennent pas la peine de raisonner et qui se fichent que leurs suppositifs soient insensées et pantouflardes ont conclu à une dynamitade — œuvre de vengeance.

Certes, les clients de la gargote Champeaux ont, la plupart, des qualités requises

pour être transformées en cibles sociales! Ces clients-là sont les gros mecs de la finance, les tripatouilleurs de millions qui, embusqués à la Bourse, manigencent les accaparements, engendrent la famine et sèment la ruine à leur gré... histoire de réussir un coup de boule qui emplisse leurs coffres.

Qu'un vengeur se dresse contre ces bandits?...

C'est dans les choses toujours possibles! Est-ce donc un de ces bougres-là qui a opéré dimanche, chez Champeaux?

Evidemment non!  
C'eut été couillon!

Autant aurait valu que le type aille faire la chasse à Rothschild ou à l'archevêque de Paris dans les fossés des fortifs.

Il y avait autant de chances de dégouter là ces deux matadors, bien attentionnés à jouer au bonneteau, que de rencontrer un financier, un dimanche, à cinq heures de l'après-midi, chez Champeaux, le gargotier.

Le dimanche, la place de la Bourse est un sacré désert: la Caverne des Voleurs étant fermée ce jour-là, il n'y a pas un richard dans les parages.

Et foutre, c'est encore plus désert à cinq heures du soir qu'à n'importe quel autre moment de la journée.

Il n'y a donc pas méche de supposer que

le sautement de chez Champeaux soit l'œuvre d'une vengeance.

Vengeance contre qui?  
Contre les garçons de restaurant?  
Il n'y avait qu'eux dans la boîte — eux seuls, sans un client!

Or, foutre, je ne sache pas qu'un plongeur, un cuisinier, un caviste ou un simple louflat ait jamais perpétré un de ces accaparements qui coûtent larmes et sang au peuple.

Il y a donc bien des chances pour que ces pauvres bougres n'aient pas accumulé d'implacables haines sur leurs carcasses: nul ne pouvait leur en vouloir assez pour se décider à foutre en l'air la boîte de leur patron.

Et si on prétendait que c'est au singe lui-même que «quelqu'un» en voulait, il suffirait d'objecter que détériorer ses employés à une heure où le patron était en balade est un moyen tout à fait trou-du-cul pour se venger de lui.

Il n'y a d'ailleurs pas à chercher midi à quatorze heures et à échafauder des hypothèses baroques.

On connaît les auteurs de l'attentat du restaurant Champeaux.

Parfaitement, nom de dieu, on les connaît!

La police sait leurs noms par cœur: elle

sait où ils perchent... et elle les laisse en liberté!

Pourquoi cela?

Oh, c'est bien simple:

Ces bandits sont de superbes chameaux-crates; ils sont au pognon et sont affiliés à une des plus puissantes associations de malfaiteurs de la haute.

C'est dire qu'ils sont sacrés pour la pes-taille. Si un roussin les accoste, ce ne sera que pour leur lécher le croupion — et non pour leur fiche la main au collet.

Les jean-foutre en question sont les ma-tadors de la Compagnie du Gaz.

Oh, les bons bougres, ne supposez pas que j'exagère en accusant ces grosses légumes.

Le chambardement du restaurant Cham-peaux n'est pas le résultat d'un accident dont la responsabilité n'est imputable à personne.

Foutre non! C'est un accident... si l'on veut l'appeler ainsi.

Mais, nom de dieu, un accident tout ce qu'il y a de plus prévu — on pourrait dire presque prémédité! — et qui peut se repro-duire tout à l'heure, demain, après-demain, n'importe quand... et sur n'importe quel point de Paris.

L'attentat du restaurant Champeaux n'est d'ailleurs pas le premier du genre.

Le plus lugubre — du même tonneau — arriva en 1832, rue François-Miron: une maison de six étages, fut fichue en capilo-tade par le même procédé.

Et ce n'est pas fini, nom de dieu!

Il y a encore d'identiques attentats sur la planche.

A qui le tour?... Qui trinquera en pre-mier?...

Ça, voyez-vous, nul ne le sait... Pas même les criminels qui ont préparé les coups.

Eh oui, eux-mêmes ne savent pas!

D'eux surtout on peut dire, à la lettre, qu'ils tapent dans le tas: ils farcissent d'explosifs les rues de Paris et, ça fait... à la va je te pousse!

Que ça éclate, ici ou là, les chameaux s'en tamponnent le coquillard.

—o—

C'est comme je vous le dis, les camaros: le sol de Paris est miné... Autant affirmer que nous nous baladons sur des ruisseaux souterrains de nitro-glycérine.

Selon la formule: « Nous dansons sur un volcan. »

Cette situation, qui n'a rien de rigouil-lard, nous la devons à la rapacité de la Compagnie du gaz: si ses canalisations étaient établies chiquement, si les tuyaux étaient en bon état, il n'y aurait pas à cher-cher pouille aux matadors de la Com-pagnie.

En ce cas, un accident serait un malheur qui ne serait imputable à personne.

Mais, je t'en fous!

Pour qu'il en soit ainsi, il faut que l'ex-ploitation humaine ait été fichue en l'air.

Jusque là, — pour grossir ses bénéfices, — la Compagnie du gaz continuera à nous faire courir le danger des sautements im-prévus.

En effet, la canalisation qui véhicule le gaz sous les trottoirs est aussi étanche que des écumoières; il se perd, en route, sinon la moitié, au moins un bon tiers du gaz: il file à travers les trous du tuyau, se répand dans les environs et donne à la terre des rues la couleur et l'odeur fétide que les bons bougres connaissent trop.

Tant que le gaz se mélange aux terres des rues, il n'y a pas de pet!

Mais, mille marmites, ça change d'an-tienne, s'il s'infiltré dans les caves ou dans les égouts.

Alors, sale coup pour la fanfare!

Un rien... une allumette, une étincelle... et on a les attentats de la rue François-Miron et du restaurant Champeaux.

—o—

« Mais, père Peinard, va-t-on m'objecter,

tu n'es pas seul à savoir ce que tu jaspines? Pourquoi donc ne remédie-t-on pas au dan-ger? »

Certes non, je ne suis pas seul à savoir que la canalisation du gaz fait la pige aux écumoières.

Tous les prolos de la Compagnie sont fixés, — mais ils n'y peuvent rien!

Quant aux grosses légumes ils le savent aussi, nom de dieu! Et ils laissent les choses en l'état, parce que les réparations coûteraient plus cher que le gaz qui se perd.

Le prix de revient du gaz est tout ce qu'il y a de plus minime — il coûte autant dire rien! On extrait de la houille un tas de produits, benzine, aniline, etc., qui cou-vrent les frais de fabrication.

C'est dire que si on n'avait pas sur le râble les sangsues de la Compagnie, le gaz pourrait être distribué à l'œil, — au lieu d'être vendu six sous le mètre cube.

Mais on a les sangsues, — et elles ne s'engraissent pas avec du goudron!

La Compagnie n'a qu'un dada: réaliser de gros bénéfices!

Et, pour cela, un des moyens les plus pratiques est de ne pas réparer la grande canalisation; on se fiche qu'il se perde du gaz en route, — pourvu qu'il en arrive à destination de quoi satisfaire les consom-mateurs.

Si les fuites augmentent — au lieu de les boucher, ce qui coûterait de la galette — on se borne à augmenter la production du gaz, ce qui ne coûte rien!

—o—

Vous comprenez, maintenant, les bons bougres, combien est grand et continué le danger que les malfaiteurs associés de la Compagnie du gaz nous font courir?

« Le remède? » allez-vous demander.

Il n'y en a pas trente-six, il n'y en a qu'un:

Pour que ça change il faut que la société ne soit plus basée sur le capitalisme; le jour où on produira du gaz pour la con-sommation — et non dans le but d'en tirer profit — on ne regardera pas à la dépense que nécessitera la canalisation.

Jusque là, il n'y aura rien de fait!

Les capitalistes continueront à sacrifier le populo à leurs intérêts... C'est dire que des attentats du calibre de ceux de la rue François-Miron et de la gargote Champeaux nous pendent au nez, à toute minute!

## Il porte à gauche!

Eh oui, ce nom de dieu de gros balourd de Dupuy porte à gauche.

C'est à gauche qu'il tape!

C'est sa façon à lui de porter à gauche... c'est bien tout ce qu'il y a de plus jésuitique, mais l'hippopotame n'est pas à ça près!

Après avoir fait condamner Prost pour un ar-ticle du Cri de Révolte,

Après avoir essayé de faire condamner le typo de ce journal, — ce qui est le comble de la va-cherie,

Après avoir fait poursuivre le bouquin d'Urbain Gohier,

Le pion-inquisiteur n'est pas satisfait!

Le sale bougre vient de continuer la série en faisant expulser Mécislas Golberg, coupable... d'être russe. Dam, il ne faut jamais perdre une occasion de lécher le croupion du tsar!

Ce n'est pas tout: voici que Dupuy vient de faire saisir le dernier numéro du LIBERTAIRE, pour une tartine à propos de Luccheni.

—o—

Allons, y a pas d'erreur: le gros Dupuy reste identique à lui-même!

Il continue à être ce qu'il a toujours été: le hargneux despote, toujours à l'affût d'une pan-toufferie et d'une crapulerie à perpétuer.

Seuls, les andouillards du radicalisme ont pu se laisser prendre aux postiches menteuses de ce paquet de saindoux rance.

Reste à savoir si ces sacrés radicaillons vont

continuer à baver que les lois scélérates sont inapplicables et inapplicables?

Leur inventeur, le scélérot Dupuy, se char-geant quotidiennement de leur donner un dé-menti il faudra bien qu'ils se décident à prendre une autre attitude.

Il est vrai que c'est si bête et si pleutre un ra-dical! La définition qu'on en a donné, il y a belle lurette, étant toujours exacte: un radical est un opportuniste sans place... les birbes file-ront doux et feront risette à Dupuy, dans l'es-poir de devenir opportunistes... c'est-à-dire d'ob-tenir un fromage.

Eh donc, il n'y a rien de changé dans la plus garce des républiques:

La scélérotesse continue!



## De mal en pis!

Le vieux proverbe: « Plus ça change, plus c'est la même chose! » est exact dans bien des cas — sauf quand il s'agit des députés.

Pour lors, il faut renchérir sur le proverbe et affirmer que « Plus ça change, pire c'est! »

Les bouffe-galette qui ont fini leur temps au mois de mai étaient une collection écœurante; le fleuron de leur règne a été l'accouchement des lois scélérates...

C'est tout dire!

On ne supposait pas qu'à la loterie du suffrage universel il put sortir crapauds plus répu-gnants.

C'est pourtant vrai, nom de dieu!

Loin de gagner au change, on y a perdu!

A peine y a-t-il quelques semaines que les jean-fesses sont réunis et toute leur besogne a consisté à se discréditer, à se faire mépriser et honnir.

Oh, pas volontairement!

Si les bouffe-galette s'étaient imposés pour tur-bin de nous dégouter de la votaille, on com-prendrait qu'ils agissent comme ils le font.

Je ne crois pourtant pas que ce soit le dada qu'ils caressent!

Si donc, ils sont tellement écœurants qu'ils font regretter leurs prédécesseurs aux nicodèmes qui attendent la venue de « bons gouvernants », c'est par excès de trufferie.

Ce sont de foutues bêtes, — et pas plus!

—o—

On a pu jauger leur pantoufferie dès le pre-mier jour qu'ils radinèrent à l'Aquarium.

Ainsi, sans remonter plus loin qu'à trois se-maines: Dans l'après-midi où ils foutirent Bris-son à bas, ils changèrent d'opinion une bonne demi-douzaine de fois.

Et pourtant, ce jour-là, si l'un ou l'autre avait eu du poil au ventre, il l'aurait belle de se tailler une riche réclame; il n'avait qu'à grimper à l'Aquarium et demander des tuyaux sur les points suivants:

« Qu'y a-t-il de vrai dans le complet mili-taire?... Qui a suicidé le colon Henry?... C'est-y Cavaignac qui paiera les frais des affiches affir-mant véridique le faux d'Henry?... »

J'en passe, nom de dieu!

Les questions à poser se remuaient à la pelle.

Eh bien, pas un député n'a eu le culot de par-ler.

C'est que, les bons bougres, le milieu fait l'homme! Dès qu'un type est à l'Aquarium, il n'est plus le même que la veille: il est comme enlisé dans un bourbier!

Il y a, dans cette infecte turne, une atmos-phère de jemenfoutisme qui châtre les meilleures volontés.

Certes, tous les élus ne sont pas des jean-fou-tre de leur naturel; il y en a qui se sont amenés à l'Aquarium aussi pavés de bonnes intentions que l'enfer des crétiens.

Et il n'en a été que ça!

Au bout de quelques semaines — ou même de quelques jours — ils ne sont plus les mêmes; ils se modifient sans s'en douter; leurs convictions s'émoussent à la fréquentation de birbes d'opi-nions diverses et un doux scepticisme les plonge dans l'engourdissement parlementaire.

Et c'est pourquoi quand le populo a, dans ses rangs, un boh lieu qui lutte ardemment pour la



venus et ne se gênent pas pour dire ce qu'ils tentent :

« Nous payons des galvaudeux huit sous. Seulement, nous les mettons avec des bons et il faut qu'ils sortent leur journée. Tant pis pour les bons ! Les chefs d'équipe sont là pour les faire trimer !... »

Ah, cré pétard, si les pauvres bougres que les exploiters traitent de galvaudeux se fichaient à saboter un brin... et si les bons s'y mettaient aussi, les patrons feraient une sale bobine.

Ce n'est foutre pas difficile !  
Pour esquinter un sac de charbon il n'y a qu'à le laisser tomber maladroitement, au bon moment : le sac se creève et le charbon est fichu en miettes... en outre, ça met tout en pagaye.  
Et il y a d'autres binaises, nom d'un pet !  
Et les patrons mettraient les pouces !

X

Les épiciers. — Depuis une quinzaine de jours, les prolos de l'épicerie font un tantinet de potin : ils ne veulent plus confire dans la melle.

Le fait est que leur existence n'a rien de rigouillard : les boîtes d'épicerie ferment on ne sait à quelques heures de la nuit, — au plus tôt vers les neuf ou dix heures du soir — et elles ouvrent à patron-minette.

Les pauvres gas qui mènent cette vie de galériens ont l'air d'en avoir soupiré.

C'est pas trop tôt, foutre !  
Ces nuits-ci ils ont eu plusieurs réunions à la Bourse du Travail qui, pour eux, est restée ouverte la moitié de la nuit : en effet, leur réunions ne peuvent guère commencer avant onze heures ou minuit.

Ce qu'il y a de triste à constater c'est combien sont maigres les revendications des épiciers ! A la veille du vingtième siècle ils se bornent à réclamer la journée de douze heures, une meilleure nourriture, et la fermeture des magasins le dimanche à midi.

C'est aussi maigre qu'un hareng saur, nom de dieu !

Enfin, il y a un commencement à tout : mieux vaut encore les voir réclamer ça que subir l'exploitation sans groumer.

## A Coups de tranche

Ces braves Suisses ! — Oh, c'est de bien braves gens, les Suisses : à eux le record de toutes les hypocrisies.

Hypocrisie de la liberté ! Hypocrisie de la moralité ! Hypocrisie de la bonté d'âme !

Toute la lyre, nom de dieu !  
C'est ainsi que, par hypocrisie, ces bons Suisses ont aboli la peine de mort : mais ils l'ont remplacée par la réclusion perpétuelle et pour résister aux six premiers mois de cette réclusion il faut avoir la vie bougrement chevillée au corps.

Voici ce qu'en dit un journal bourgeois :

Le cachot de Luccheni est souterrain. On y accède par un escalier de vingt marches et un couloir sombre. A la fin du couloir, une épaisse porte ayant, en bas, un trou pour l'admission de l'air et de la lumière ; un autre couloir d'un mètre environ ; puis une deuxième porte, aussi épaisse que la première, ayant en haut des trous, c'est la porte du cachot : celui-ci n'a pas de fenêtres et est tout à fait sombre. A terre est un sac rempli de paille, servant de siège le jour et de couchette la nuit.

Point d'autre meuble dans le cachot. C'est là que Luccheni doit subir les six premiers mois de sa peine ; on ne le fera sortir du cachot qu'une fois tous les quinze jours, pour lui faire respirer un peu d'air du dehors.

Hein, les bons bougres, est-ce assez raffiné comme supplice ?

Vous ensevelir vivant dans un tombeau, n'est-ce pas pire que le coup de couteau de la guillotine ?

Quelle hypocrite philanthropie qu'une pareille abolition de la peine de mort !

X

Grève de votards. — A Condat-sur-Vézère, un petit patelin de la Corrèze, les bons bougres

font grève : ils ne veulent pas renommer de conseil municipal.

L'ancien conseil a donné sa démission il y a déjà un bout de temps et un premier tour de timette devait avoir lieu le 6 novembre pour le remplacer ; pas de votards !

Même abstention le dimanche suivant, 13 novembre !

Or, malgré ça, les bons bougres du patelin ne s'en portent pas plus mal : ils mangent, boivent, turbinent et roupillent comme si rien n'était.

Le préfet du département en est comme une tomate pourrie : il ne croyait pas qu'on pût vivre sans conseil municipal !



Parmi les gas qui lisent mes flanches, très peu connaissent la forêt de Lanoue, un grand bois communal où, à la saison, les cèpes poussent par charretées et où, à la grande joie des braconniers, le gibier est en abondance.

C'est au tenant de ce bois que se trouve le Mayne-Nègre, une propriété de ce grigou de Capdépore, notre vieille connaissance. La bicoque est en torchis, aussi vieille qu'Hérode, les terres coussi-coussa. Bref, l'ami Pipète qui l'exploite avec sa famille, en qualité de métayer, s'en tire tant bien que mal, mangeant du pain, mais ne faisant pas fortune.

C'est là que s'est déroulée notre ultime veillée. Samedi dernier, nous avons rencontré là une charibottée ds cul-terreux de tout âge et de tout sexe.

Au dehors, il faisait une brume à couper au couteau. Dedans, gas et fillettes répandaient la joie et la gaieté.

Il s'agissait d'égrener le maïs, un turbin peu connu des fistons des villasses et dont je vais vous donner rapidement connaissance :

Comme pour un charivari, poêles et poêlons sont réquisitionnés ; mais, viédaze, c'est pas pour la musique.

Nenni, foutre ! On te les colloque sur un siège et on y colle le fessier — on s'assied dessus, quoi ! kif-kif sur les grandes balançoires bourgeoises — les mâles à califourchon, les bonnes bougresses à l'amazone.

On prend les épis de maïs et en frottant contre l'angle de la queue de la poêle, les grains s'éparpillent sur le sol.

Ce fut tôt fait, nom de dieu ! A la tapée que nous étions, on eût vivement égrené le maïs du brave Pipète et après, ma foi, ce fut pour les jeunesses, le tour de la rigolade.

D'abord, l'innocent pigeon-vole, le colin-maillard, la main chaude, fariboles charmantes ; la pantoufle ensuite — un jeu qui malgré son titre n'a rien de pantoufflard — et, enfin, de joyeux rigodons sur le pavé en terre battue.

Le tout, entrecoupé de bécots, pris hardiment par les garçons, d'éclats de rires des filles et de bourrades gentiment décochées aux polissons trop audacieux.

— Tout ça, disait Pipète, c'est plus jeux de notre âge. Viens-tu, Barbassou, et vous autres, les vieilles branches, venez-vous dans l'autre pièce, nous viderons un litre de vin blanc pendant que les jeunesses sautent ?

— Allons-y donc, camarades, que je fis aux autres. L'invite du vieux gas est trop polie pour qu'on se fasse tirer l'oreille.

En deux temps et trois mouvements — juste le temps qu'il faut à ce gros porc de Dupuy pour changer son fusil d'épaule — nous nous transvasâmes de l'autre couchette et, en moins de temps qu'il m'en faut pour l'écrire, chacun de nous eût lampé sa verrée de picolo.

— Quoi de nouveau aujourd'hui, père Barbassou ? me demanda Pipète. Quoi que tu vas nous dégoïser ?

— Mille dieux, les frangins, que je répondis à Pipète, ça tombe à pic : j'ai juste dans la poche une babillarde de Pierre qui roule, tu sais bien, le trimardeur qui, une fois l'an, vient

pousser une visite ; je vais vous la lire, pécaïre.

Encore un verre de ton vin blanc pour m'humecter la gargamelle et maintenant « escoutats meynatyes » :

Saint-André-de-Boixe, le 18 novembre 1894,

Vieux frangin,

Je viens de traverser le bois de Braconne et je fais une petiote halte dans une auberge de Saint-Armand-de-Boixe, un patelin charentais. Qu'il est changé ce pays, où jadis il faisait si bon rouler sa bosse, où le plus pauvre pétroquin vous faisait toujours « boire un cot et manger une goulée ».

Oui foutre, ça a rudement changé depuis que le salaud de phylloxéra a foutu les vignobles en déroute — et c'est pas seulement là : figure-toi que j'ai traversé un sacré rouleau de pays où, autrefois, les trimardeurs étaient choqués comme coqs en pâte et où, aujourd'hui, c'est tout juste si on ne nous fout pas les chiens après.

Tout ça, grâce aux journaux qui ont salement exploité les crimes et salopises du sabro-goupillonneur Vacher : leur battage monstre porte un peu ses fruits.

D'autant plus que ces lèche-cul de journaliers, à chaque nouveau chourinage qui se produit, écrivent en gros caractères dans leurs garces de feuilles de chou : *Exploits de chemineaux — un nouveau Vacher !*

Et pourtant, les cambrioleurs et chourineurs actuels sont, sauf de rares exceptions, non des types courant les routes un baluchon sur le râble, mais des types en queue de morue, tout à fait déguisés en aristos.

Ces charognards d'écrivassiers se sont bien gardés de coller sous les rubriques déjà citées : *Exploits de chemineaux — un nouveau Vacher*, les glorieuses prouesses du Vacher de Fachoda et de sa horde, des chemineaux sinistres sillonnant l'immense patelin noir d'une traînée sanglante à la lueur des cases en feu.

Tout au contraire, ça n'a été pour ce galonné que salamalecs et apothéoses. Cependant Vacher était de la Saint-Jean à côté de son illustre congénère et, faute d'avoir opéré en grand, il va porter son cou sous la mécanique à Deibler.

Mais, laissons Fachoda de côté et demandons-nous le pourquoi des menteries journalistiques à propos des trimardeurs ?

Pourquoi ces Jean-le-cul cherchent-ils à semer la zizanie entre les fistons du trimard et les bons fioux de la charrue ?

Pourquoi cherchent-ils à opposer le cinquième état, — les parias, les déclassés, — avec le quatrième, — les travailleurs de la terre et de l'usine ?

Est-il donc bien terrible cet homme qui, comme le philosophe de Bias, ou plus simplement l'escargot, porte sur lui tout son avoir et toute sa fortune ?

A-t-il rendu coup pour coup, dent pour dent, œil pour œil ?

Ce réprouvé, ce maudit, a-t-il fait payer sa déchéance aux heureux de ce monde ?

A-t-il fait chanter le coq rouge sur les riches turnes de la campluche où, fatigués d'éreintantes orgies, les richards viennent au beau temps se reconforter d'ombre et de grand air ?

A-t-il, comme l'explorateur africain, brûlant les cases des noirs, mis le feu aux granges des gros fermiers où il se pagnotte ?

A-t-il incendié les gerbiers du riche propriétaire, ses meules de foin ou de paille ?

Semblables à ces Grandes Compagnies (déchets de la soldatesque du Moyen-Age), ces déchets industriels, ces résidus d'usine, ont-ils détruit des moissons qui ne poussent pas pour eux, arraché les ceps producteurs d'un picton qui jamais ne mouille leurs lèvres ?

Rien de tout cela ! Sages comme des images de deux sous, tête basse et fanal vide, ces pauvres bougres vont honteux, n'exigeant même pas leur pitance, mais la quémendant humblement, tirant le pied de biche et mendigottant à perpète.

Les pauvres, ils sont bons comme le bon pain ! Je dirais même plus : ils sont mous comme une chique.

Pourquoi alors des Jean foutre lancent-ils contre eux l'anathème et les glaviauts ?

C'est que les riches en tiennent pour leur vache de devise : « Diviser pour régner ! » Ils savent que les vagabonds ont été les premiers à se joindre aux Jacques, ils savent qu'ils donneront un riche coup de collier aux Bagaudes et aux Pastoureaux.

Ils savent aussi qu'à la prochaine, ils seront avec les paysans révoltés, — voilà pourquoi.

dès aujourd'hui, ils cherchent à nous désunir ! En outre, ils cherchent un prétexte à renforcer la police rurale : les cinq cognards du canton ne leur semblent pas suffisants.

Dans ce renfort de police ils pourraient caser des mécontents et tirant deux coups de la même pierre, surveiller les paysans qui commencent à montrer les crocs.

Car, tu n'ignores pas que les révoltés des campluches ont, sur ceux des cités, l'avantage d'échapper aux surveillances policières ; de même leurs révoltes résistent davantage aux répressions en éparpillant l'armée et la police.

Or donc, dis bien aux frangins de par chez toi de ne pas couper dans le pont.

L'ennemi n'est pas le chemineau ! L'ennemi n'est même pas le pauvre damné qui trébuche dans les filets que lui tend la société et va échouer dans les centrales et les bagnes !

Sous couleur de réprimer ces malfaiteurs, les bons gogos de contribuables crachent au bassin et tolèrent la gouvernance qui, en France, coûte au bas mot quatre milliards de francs ;

Tandis que, tous les décharés empilés dans les prisons de France et de Navarre, les forçats qui cuisent à la Nouvelle et à la Guyane n'ont pas, tous ensemble, chapardé quatre milliards de centimes.

Donc, la gouvernance, les riches, voilà l'ennemi !

Et c'est pourquoi : guerre aux puissants et paix aux opprimés !

Sur ce, père Barbassou, je te serre la cuillère, ainsi qu'aux camaros de Janticot et de Bramepan.

PIERRE QUIROULE.

— Je pense comme le trimardeur, dit Pipète et s'il passe par ici, de bon cœur je lui offrirai une assiettée de soupe et un coup à chabrot.

LE PÈRE BARBASSOU.

## BABILLARDE D'UN EXPLOITÉ

Dives-sur-Mer, le 20 novembre 1898.

Mon vieux copain,

Tu as dit un mot de l'exploitation que nous subissons, — mais il faut que je tuyaute mieux que tu n'es :

Nous sommes ici, à Dives, près d'un millier d'esclaves et nous avons pour chef, au point de vue capitaliste, un certain Secrétan.

Le Secrétan de l'accaparement des cuivres, — condamné pour cette gigantesque volerie... condamné pour la frime, comme il arrive à tous les voleurs de la haute qui opèrent trop maladroitement.

Tu n'as pas l'air de savoir ça !

Et je t'assure que c'est un fameux exploitateur de chair humaine que ce Secrétan.

Tu as fait figurer Beuzeval à Dives... Les deux patelins ne sont en effet pas éloignés, mais c'est à Dives que tout se tient : c'est là qu'est le bagne.

Un bagne tout ce qu'il y a de plus infernal et de plus sauvage ! Ici, la force règne dans tout ce qu'elle a de plus crapule.

Le directeur, les contre coups sont modelés sur le grand maître ; ils sont même plus crapules que lui, en ce sens qu'il est un bandit de naissance, tandis qu'eux sont de sales parvenus.

Or, ceux-là, m'en parle pas !

J'ai été tirailléur algérien (j'avais l'excuse de la jeunesse et de l'ignorance).

J'ai monté la garde à l'atelier des travaux publics et j'en ai vu de toutes les couleurs : j'ai vu des sergents-majors corses mettre des camarades aux fers, à la crapaudine...

J'ai vu des malheureux à qui on rognait la moitié du pain... au moins, avaient-ils ce demipain !

Eh bien, à Dives, on voit pire !

Ici, j'ai entendu un contre-coup dire à un prolo : « Je vous fous votre sac et je me charge de vous empêcher de trouver du travail et de manger du pain... »

C'est ainsi que ça marche ici : pour un oui, pour un non, on te saque.

Et ce n'est pas tout : la semaine dernière, un pauvre père de famille a eu la jambe gauche cassée en deux endroits. L'accident est arrivé à la fonderie, à 9 h. 1/2 du soir, — et ce n'est que le lendemain, à 4 h. 1/2 de l'après-midi, que le

blessé a été transporté, sur un char-à-banc, à l'hôpital de Caen.

Ce que le malheureux a dû souffrir !

Or, je te le demande : crois-tu que c'est admissible que dans un pays où il y a un bagne tel que celui de Secrétan, il n'y ait pas de médecin ?

Je m'arrête, père Peinard ! Et pourtant j'aurais encore beaucoup à te dire.

UN PROLO.

J'ai collé la babillarde du camaro — d'abord pour le tableau de l'exploitation qu'elle relate et, ensuite, parce qu'elle donne des nouvelles du grand exploitateur Secrétan.

Il y a quelques années, ce merle-là fit raconter que le krach de l'accaparement du cuivre l'avait mis sur la paille.

Paille dorée, nom de dieu, puisque le voici à la tête d'un bagne où triment un millier d'ouvriers.

Et le chameaucrate n'a pas que ça !... Son bagne du Calvados est une poire pour la soif ; or, à un jean-fesse de ce calibre, il faut plus d'une poire.

## Chanson d'Automne

I

Voici que s'amène l'Automne,  
Saison tocarde et monotone,  
Où les décharés sont pas rupins  
Car l'eau trempe leurs escarpins ;  
Dans leurs frusques le vent s'enfile,  
Gare aux pauvres qui la reflent !

II

Il fait pas bon quand ça brouillasse,  
Pour le râble des sans-paillasses  
Sur qui le ciel semble pleurer ;  
Leurs coudes peuvent effleurer  
La croustille des devantures,  
Faut serrer d'un cran leurs ceintures !

III

D'aucuns logent en des cahutes  
Où par des trous le vent chahute ;  
Leurs mômes, sans grolons, sans bas,  
Créent de froid dans ces casbahs,  
Et les mères, pauvres fenolles,  
Pour les petits sont sans mamelles !

IV

Des puotins, las de leurs peines,  
Un jour éclateront les haines  
Pour les détenteurs du pognon :  
Bieu sûr qu'il y aura des gnons !  
Tous ces mecs là prendront la tasse,  
Sur leur lard se paiera la casse !

LOUIS GRANDIDIER.

Attention, les bons bougres !

Réclamez partout

# L'ALMANACH

DU

# PERE PEINARD

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

SOMMAIRE

TEXTE. — Quand viendra donc le grand coup de balai Ruminades sur le calendrier ; Dévidage de

mois ; Les Saisons : à quand le printemps perpétuel, éclipses pour 1899 pluies d'étoiles, grandes marées, salade de calendriers, l'Automne, l'Hiver, le Printemps, l'Été ; Un vagabond chante (poésie), par Adolphe Hetté ; Sus à tous les capitalistes, tant juifs que chrétiens ! La chanson du Linceul (av. musique) ; Remède contre les écabouillages de trains ; Nids d'anarchos ; La Cormaigle ; Inondation raticchonnesque ; Action corporative et duperie politique ; Le dépeuplage ; Joseph Leiter, l'ex-roi du blé ; Le Panama militaire ; Primes.

DESSINS. — Le grand balayeur ; les Saisons ; l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Vieux prolos ; les Tisserands ; Sabre et Goupillon ; Le prolo devient proprio ; il a un jardin sur le ventre ! Les faveurs de la République ; le Dépeuplage ; Militarisme ; Machine à fabriquer les faux.

Tout acheteur de l'Almanach a droit à des primes au GRAND ŒIL.

Prix de l'Almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

## Babillarde Dieppoise

En quittant la Volière Municipale le Roger et sa séquelle couvaient une arrière-pensée ; bien qu'ils aient administré les finances de la ville avec une probité... tout ce qu'il y a de plus catholique ! — ils laissent des affaires assez embrouillées.

Alors, savez-vous leur espoir ? Ils tablent sur la grolerie des républicains qui vont leur succéder et espèrent que ceux-ci ne pourront se dépatétrer de cette situation embrouillée. De sorte que, dans dix-huit mois, aux élections générales, ils comptent rattraper l'assiette au beurre : d'ici là leurs canards se seront livrés à un débinage en règle.

C'est bien un procédé de jésuites !

Si les nouveaux élus ne sont pas des gourdes ils étaleront les lous de l'administrance sacristaine.

Pas de pitié pour les canards boiteux !

Mais voilà, les nouveaux n'oseront pas ! Sous prétexte de respect des convenances, entre gens « comme il faut » ils poseront leur chique.

Tant pis pour eux !

Dans de semblables conditions les cléricouillons n'ont pas été si nicodèmes. C'est pas eux qui ont des scrupules.

D'ailleurs, il faut que le populo comprenne bien de quoi il retourne : les listes électorales se fabriquent dans l'ombre et le mystère ! Aucune n'est encore établie : le 21 novembre, les votards ignorent les noms de ceux qui en pincet pour les gouverner à partir du dimanche 27.

Si le suffrage universel n'était pas un attrape-nigauds, une ragougnasse à la graisse de bourrique, il serait étrange que le populo ne connaisse pas, au moins huit jours à l'avance, les types parmi lesquels il doit choisir.

Mais, du populo, on s'en fout !

Que les chameaucrates soient des républicains, des radigaux, des sociaux ou des cafards, ce sont des maîtres que se donnent les exploités.

Quel que soit leur plumage — seraient-ils farcis de bonne volonté jusqu'à la bonde — les oiseaux de la Volière Municipale ne peuvent pas améliorer le sort des turbineurs.

S'ils essayaient, le préfet n'est pas là pour des prunes : il annulerait leurs délibérations.

Donc, même avec les républicains, les exploités n'ont aucun espoir d'améliorer leur sort.

Faut-il conclure de là qu'il importe peu que le pouvoir retombe aux mains des cléricochons ? Non, mille marmites, il ne faut pas laisser les rats d'église reparaitre à l'horizon.

S'ils y essayaient, il n'y aurait qu'à empoigner l'éventail à bourriques.

Les cafards ne se contentent pas de nous exploiter : ils veulent encore nous abrutir avec leurs saloperies religieuses.

Et de ça, bondieu, il n'en faut pas !

C'est pourquoi, les bons bougres, il faut toujours aller de l'avant jusqu'à l'avènement de la Sociale.

A bas la calotte !

GUERDAT.



### Avaries majeures

**Le Tréport.** — Bibi a démontré que les armateurs s'empressent les poches, s'enrichissent et que les matelots ne gagnent même pas de quoi se caler les joues.

En lisant la tartinette du PÈRE PEINARD, un armateur s'est mis à dire : « Ce calcul est assez juste, mais on oublie les avaries majeures que l'armateur fait réparer à son compte. »

Parlons-en de ces sacrées avaries majeures ! Le Tréport possède un chalutier à vapeur et chaque fois que ce bateau prend la mer il s'esquinte, se fout à la côte, etc.

De deux choses l'une : ou il est poursuivi par une malchance continuelle, ou on le conduit en dépit du bon sens.

Quand une barque quelconque a sa mâture démanchée c'est, il est vrai, l'armateur qui casque.

Mais, quand un matelot se casse une patte je suppose qu'il supporte son avarie sans mot dire ?

C'est un risque professionnel ! Si une barque se perd corps et biens, il y a perte pour l'armateur — perte d'argent... mais, nom de dieu, pour les matelots qui se noient, il y a une perte bougrement majeure : ils cassent leur pipe... et la vie ne se rend pas ! Sans compter que les pauvres bougres laissent leurs familles sans pain.

Est-ce donc le chameaucrate d'armateur qui répare cette avarie tout ce qu'il y a de plus majeure ?

La peau ! Que les vampires, exploiters de marins, nous fichent donc la paix : tout le profit est pour eux... et, cré pétard, je parie un chargement de maquereaux contre leur trompette que, si crâneurs qu'ils soient, ils ne feraient pas pour 1200 francs par an le turbin des pauvres bougres qu'ils exploitent.

### Les Gendarmes

**Dieppe.** — Le populo appelle les harengs des « gendarmes », non parce qu'ils ont des nageoires en place de bottes, mais parce qu'ils sentent fort.

Parlons de harengs ! Et je m'en vas démontrer que si les travailleurs ne peuvent vivre, en raison de la cherté de toutes les denrées alimentaires, c'est, non le manque de produits, mais la rapacité des richards qui surélève le prix des objets de première nécessité.

Le hareng se vend à Dieppe, tantôt 4 francs, tantôt 1 fr. 50 la mesure (environ 180 poissons).

Comment est-il possible que, dans une même journée, les cours varient d'une telle façon ?

Ça, c'est le truc des mareyeurs. Ces animaux-là maquillent le marché et les cours.

Il arrive parfois que le poisson s'est vendu 4 francs le matin et que, le soir, on ne sait plus qu'en faire.

Alors on arrache une partie de la tête aux poissons et on les livre à la consommation dans les rues de Dieppe à un ou deux ronds la douzaine.

Cette mutilation du poisson a pour but de lui faire perdre sa valeur commerciale et d'empêcher qu'il puisse être expédié hors de la ville.

Est-ce assez crapuleux, nom de dieu ! Et ce procédé d'affameur se pratique sans que personne y trouve à redire.

Autre chose : le chemin de fer fait son beurre avec les transports et c'est surtout les petits expéditeurs que la compagnie vole à gogo : cette garce de Compagnie n'applique pas les tarifs spéciaux aux petits preneurs qui expédient des petites hottes, de sorte que le prix du transport dépasse la valeur du poisson.

Ainsi, la volerie des mareyeurs se panache de la volerie de la Compagnie des chemins de fer !

Grâce à cette association de malfaiteurs le poisson arrive à n'être plus abordable pour le maigre porte-braise du populo.

Il y a de quoi se foutre en colère de voir ces choses-là !

Et, les bons bougres, savez-vous ce qui est pire encore que cette alliance des exploiters pour faire renchérir le poisson ?

Il y a des jours où, plutôt que de vendre les harengs à vil prix, on les fiche au fumier.

Ça, mille marmites, c'est le comble du banditisme !

### Patrouillotisme

**Eu.** — Le maire d'Eu attendait d'être élu sénateur pour inaugurer un monument à la mémoire des victimes de la guerre de 1870.

Il avait retardé la petite fête dans l'espoir de se pavaner : il aurait voulu être le premier personnage politique.

Les votards sénatoriaux n'ayant pas voulu de sa fiole le maire d'Eu s'est enfin décidé à inaugurer le monument en question, — mais il a eu soin de ne pas inviter Breton, le bouffe-galette, de façon à être le premier en dignité parmi les élus du muselage universel.

Est-ce pantoufflard un truc pareil ! Où la vanité va-t-elle se nicher !

Paul Bignon y est allé de sa postiche, — et dam, son talent de posticheur est plus évident que ses convictions républicaines.

Et dire que le grand-père de ce vaniteux était proprio d'une auberge où fréquentaient les montreurs d'ours et autres bateleurs et conduisait de la paille aux écuries de Louis-Philippe ; et dire aussi que l'aïeul d'une famille à laquelle il est allié vendait des moules dans les rues de Fresneville.

Les temps sont changés ! Mais aussi, dans la famille on a, depuis belle lurette, perdu l'habitude de travailler, — on fait travailler les autres... c'est le seul moyen de s'enrichir !

Ce que j'en dis n'est pas pour faire honte au maire d'Eu de ses origines : j'estime davantage un marchand de moules qu'un banquier et un aubergiste qu'un sénateur.

Si j'ai touché un mot des ancêtres de Paul Bignon c'est pour lui apprendre qu'il n'y a pas de sot métier, — il n'y a que de sottes gens !

### Le prince de l'exploitation

**Mouy** est un petit patelin de l'Oise où l'exploitation est grande.

Il y a, entre autres, un bagne qui est sous la coupe d'un grigou qui mérite d'être qualifié « le prince de la vacherie ».

Savez-vous, les camaros, combien gagnent les femmes que ce jean-fesse exploite ?

Ne vous creusez pas le citron pour deviner, — donnez votre langue aux chats... vous ne trouveriez pas !

Voici son tarif : il aboule aux pauvres bougresses une moyenne de neuf à onze centimes de l'heure !

Encore faut-il vous dire que ce n'est pas tout de go, en entrant dans ce maudit bagne, que les malheureuses réussissent à palper cette paye dérisoire de neuf à onze centimes.

Fichtre non ! Il leur faut faire de l'apprentissage et gratter chez ce mufle quelques années avant d'atteindre ces prix fabuleux.

Puis, ce n'est pas tout ! Outre l'exploitation matérielle il faut que les ouvrières se soumettent à l'exploitation intellectuelle : elles doivent avoir fait leur première communion et il ne leur faut jamais rater messes et vêpres le dimanche.

Il est roublard, l'exploiteur ! Il comprend que pour que les pauvres bougresses continuent à se laisser écorcher vives, il n'y a rien de tel que de les soumettre à l'abrutissement raticchonnesque.

Il est inutile d'ajouter que ce singe féroce est au sac : et le magot de ce richard ne désemplit pas, — au contraire, nom de dieu, il enfle !

Et il enfle, grâce à la résignation des pauvres bougresses qui se laissent gruger jusqu'à la gauche.

### Volerie carabinée

**Epinal.** — Les amendes que les patrons administrent à leurs prolos sont un barbotage déguisé : le salaire donné d'une main est repris de l'autre.

Il y a tout de même des limites à ces voleries : par exemple, il y a des patrons qui n'oseraient

pas coller à un prolo une amende qui dépasse le prix de sa journée de travail.

Oh, ce n'est fichtre pas par bonté d'âme ! C'est par manque de cynisme.

Eh bien, à Thzon, il y a des jean-foutre d'exploiteurs qui n'ont pas de ces scrupules : non seulement ils administrent à leurs esclaves des amendes qui dépassent la paye d'une journée, mais qui vont jusqu'à égaler la paye de la semaine !

Nom de dieu, c'est tout simplement monstrueux !

Ce bagne est le tissage Laderling.

Il y a quelques jours un ouvrier de nuit qui travaillait au blanchiment a écopé de 15 francs d'amende pour avoir somméillé un tantinet durant son travail, — ce qui était bougrement excusable attendu que ce travail, surtout de nuit, est terriblement crevant.

Combien gagnait le prolo ?

Je ne sais pas au juste... Mais ce que je sais c'est que, dans cette garce de baraque, la moyenne des salaires est de 40 sous par jour.

C'est donc, à peu près, toute une semaine de salaire qu'on vient de barbotter au malheureux. Et pareille scélératesse n'est pas isolée !

### Bonne discussion

**Reims.** — Dimanche, le Syndicat de l'industrie lainière avait emmanché une réunion où le camarade Pouget, délégué du syndicat au congrès de Rennes a raconté ce qui s'est passé au Congrès.

Il a surtout insisté sur les tendances antipolitiques qui se manifestent de plus en plus dans les groupements corporatifs et montré combien il y a à faire dans ce milieu.

Ensuite, on a causé un tantinet. Au cours de ces jaspinades, un collecto a fait une très franche déclaration :

« Ce que vous voulez, nous le voulons ! Nous désirons que, dans la société nouvelle, on pratique le communisme et qu'il n'y ait plus de gouvernement... Seulement, où nous différons, c'est sur les moyens : nous comptons sur le suffrage universel pour nous rapprocher du but... »

Ça, c'est le raisonnement de tous les bons bougres qui sont franchement collectos, — sans arrière-pensée ambitieuse.

Dans le populo, on a tous le même dada : Que cherche-t-on ?

C'est à foutre en l'air la misère, à réaliser une société où on vive bien et en liberté.

Si donc, entre prolos, on est trop souvent en chichis, c'est plutôt parce qu'on ne se comprend pas mutuellement — grâce aux théories dont on est gorgé les uns et les autres, — que parce qu'il y a antipathies entre nous.

Evidemment, c'est une autre chanson quand il s'agit des chefs : les bougres songent d'abord à décrocher une timballe, — aussi leurs façons de raisonner s'inspirent de leurs ambitions.

Jamais un collecto qui en pince pour devenir député ne déclarera que son but est de réaliser une société où il n'y aura plus ni gouvernants ni capitalos.

Certes, ainsi que l'a dit le bon fleu dont j'ai cité la déclaration, ce qui nous divise, c'est les moyens !

Il s'agit de savoir si le suffrage universel est un agent d'émancipation ou n'est, tout simplement, qu'un attrape-nigauds et un ingrédient masturbateur ?

L'expérience d'un demi-siècle appuie l'opinion des anarchos.

Turellement, ce n'est pas suffisant pour démôler la croyance d'un emballé du vote ; c'est à lui-même de réfléchir, de se rendre compte...

Au surplus, j'aurai occasion de recauser de tout ça et je servirai au bon bougre en question une trifouillée d'arguments.

Pour aujourd'hui quatre mots : Depuis quinze ans qu'on s'aligne pour envoyer des députés sociaux à l'Aquarium, ça n'a pas donné gras de résultats.

Ce qu'on a gagné de clair, c'est des chamaileries à n'en plus finir : toutes les querelles de chapelle sont sorties de l'envie, caressée par les uns et par les autres, de décrocher une timballe.

Autre chose : à supposer que, par miracle, les députés sociaux réussissent, à être majorité, la révolution serait-elle sur le velours ?

Non pas ! En face de cette majorité se dresserait le pouvoir exécutif et les cornichons du Sénat, sans compter le pouvoir militaire, le pouvoir judiciaire, le pouvoir religieux et aussi les

capitaux qui ne voudraient pas se laisser dégorger.

Les « élus » socialistes n'auraient d'autre ressource que de faire appel au peuple.

Et ce serait le coup de torchon !  
On n'aurait donc pas évité la révolution violente....

## Flambeaux et bouquins

Un chouette petit bouquin à lire, pour les camarades qui veulent se faire une idée de ce qu'a été la Terre dans les anciens âges, c'est la *Préhistoire de la France* par Stéphane Servant qui vient de paraître dans les « Livres d'or de la Science » à vingt sous le volume chez Schleicher, 15, rue des Saints-Pères.

Le sixième volume de cette série est la *Vie mystérieuse des mers* par E. Deschamps.

— Argyriadès vient de publier son *Almanach de la Question sociale* pour 1899, à 50 centimes l'exemplaire (5, boulevard Saint-Michel).

— Vient de paraître aussi l'*Almanach socialiste* par Charnay, à 30 centimes.

— Dans les éditions de la REVUE-BLANCHE, le *Cirque solaire*, par Gustave Kahn.

— Chez Stock, un album des dessins d'Ibels, *Allons-y !* qui ont paru dans le *Sifflet* et un bouquin de F. Pressensé sur Picquart, *Un héros...* Mince de pommade !

— Au Musée Social, la dernière circulaire est une étude des *Discussions de la loi sur les sociétés de secours mutuels*.

## Communications

### Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII<sup>e</sup>. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup>, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationaux. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Vendredi 25 novembre, groupe du « Cri de Révolte », réunion salle du Dôme, 37, rue de Clignancourt.

Causerie par un camarade.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux; ) affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 42, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

### Banlieue

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 86 bis, rue de Paris.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

— Afin de régulariser la vente des journaux anarchistes les camarades sont priés de se fournir au dépôt central, 67, rue de la République et chez Verrier, rue de Paris. Ils trouveront également les brochures au groupe le samedi.

### Province

NIMES. — Les libertaires nîmois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. débit Terminus, à droite de la gare.

— Les Rénovateurs libertaires se réunissent tous les samedis, pour l'étude des sujets d'actualité, café Ginier, boul. Gambetta, 78. Dimanches, réunions amicales.

CHALON-SUR-SAONE. — Le groupe des libertaires chalonnais se réunit le jeudi et le samedi de chaque semaine, au local habituel.

Samedi, causerie sur l'antisémitisme et l'anarchie.

AMIENS. — Vu la nécessité de propager toujours et quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

CRÈTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

TARARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

ARLES. — « Le Père Peinard » et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire « la Fraternelle » se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

BOURG-DE-PÉAGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

— Dimanche 4 décembre, à 2 h. 1/2, réunion au local habituel.

Causerie par un camarade; création d'un journal local.

BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

MARSEILLE. — Réunion des camarades les jeudis, samedis et dimanches, à l'Amis Bar, 118, rue de Lodi. Tous les dimanches de 5 à 8 h., concert et causerie par un camarade.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Rualménil, vend toutes les publications libertaires.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au Pile, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas; ceux du Barbatre au café St-Maurice.

### Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le dimanche, à 5 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Le « Père Peinard » est en vente chez les principaux marchands de journaux.

## Petite Poste

G. Francheville. — L. Roubaix. — J. Loches. — B. Bourges. — P. Bobrg de Péage. — F. P. Chateaurnaud. — A. Niort. — B. Coal City. — Coop. Lyon. — G. et F. Amiens. — V. Cincinatti. — O. Toulon. — G. Tarare. — H. et A. Angers. — V. Nîmes. — B. Macon. — B. Pramanson. — C. Fives. — C. Liancourt. — Reçu règlements, merci.

## CHANSONS ILLUSTRÉES, av. musique. DEUX RONDS chaque

1. LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS.
2. LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrept, musique de Mévisto.
3. JE N'AIME PAS LES SERGOTS.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

## En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saïsi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ETIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

### Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées : Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIP-KIP BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0.10, franco les deux 0.25

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDRORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYRUSSTRÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

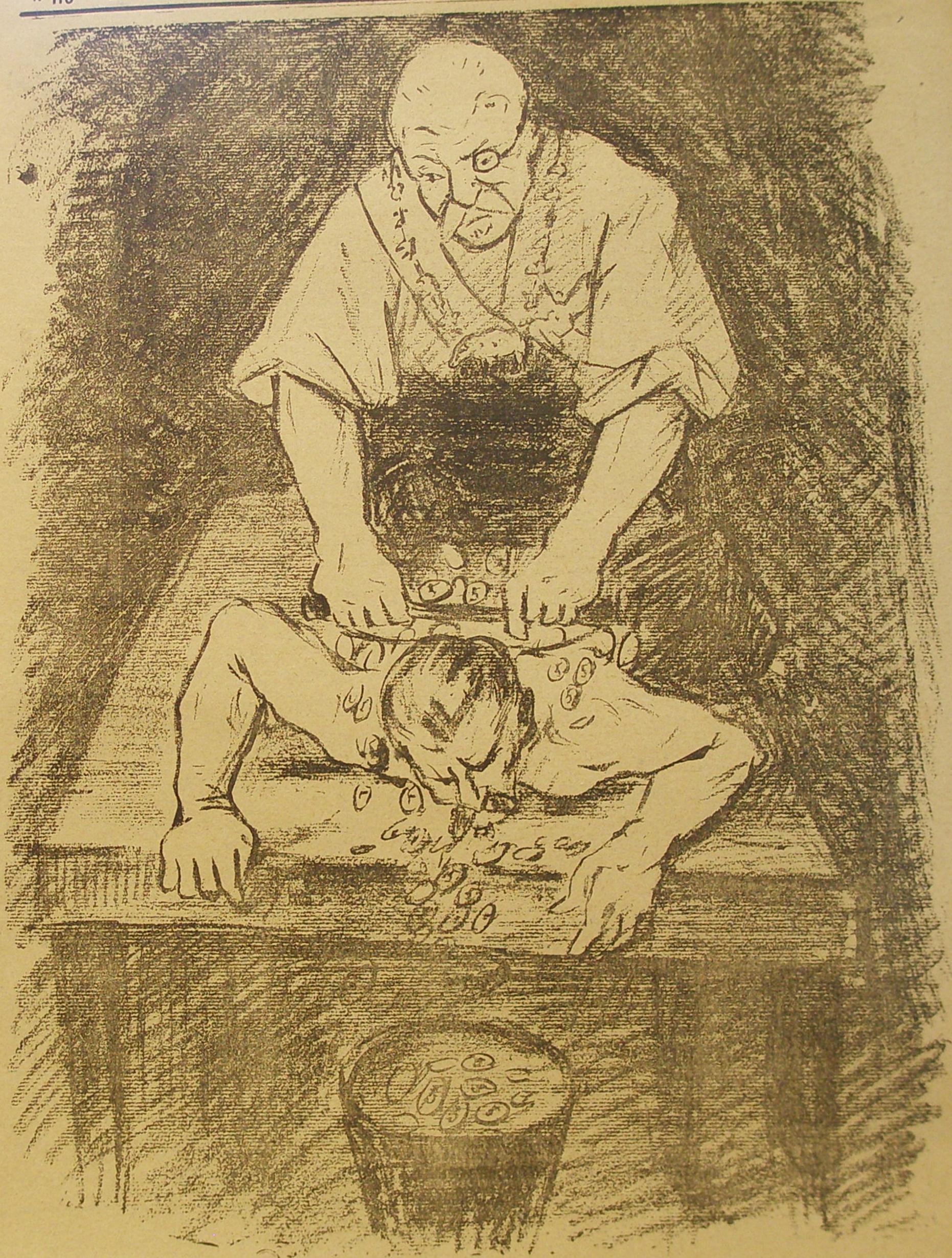
LA PATURE, par Rainaldy.

DELICROS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.  
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris



La vraie Toison d'or, c'est le populo.